

KORNILOF AURAIT OFFERT DE SE RENDRE A DE CERTAINES CONDITIONS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2,495. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Vendredi

14

SEPTEMBRE

1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél.: Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DU GÉNÉRAL KORNILOF



L'EX-GENERALISSIME PASSANT EN REVUE LES ÉLÈVES-OFFICIERS A PETROGRAD

Cette photographie est la dernière qui ait été prise, à Petrograd, du général Kornilov. Depuis, il est retourné à son quartier général d'où il somma Kerensky d'abandonner le pouvoir. D'après les nouvelles — fort brèves — qui parviennent de Petrograd, les coups

de théâtre succèdent aux coups de théâtre. C'est d'abord Kerensky se portant au-devant de Kornilov, pour livrer bataille. Kornilov veut sauver la patrie: il remettra ensuite les pouvoirs à la Constituante. En dernière heure, c'est Kornilov offrant de se rendre...

LES CONVULSIONS DE LA RÉVOLUTION RUSSE

KERENSKY ANNONCE L'ÉCHEC COMPLET DE KORNILOF

Celui-ci, presque aux portes de Petrograd, a offert de se rendre à certaines conditions qui n'ont pas été acceptées.

LA GUERRE CIVILE EST-ELLE CONJURÉE ?

Il est encore impossible, vu le caractère décousu des nouvelles qui arrivent de Russie, de reconstituer les événements de ces deux derniers jours. Kornilof a-t-il définitivement échoué ? Les faits certains et qui paraissent acquis sont d'abord que Kerensky proclame que le mouvement est réprimé, et ensuite que Kornilof a offert de se rendre, mais sous conditions, proposition que le chef du gouvernement civil — devenu généralissime dans l'intervalle — n'a pas acceptée, exigeant une reddition pure et simple.

Quelles étaient les conditions de Kornilof ? Étaient-elles de nature personnelle ou de nature politique ? C'est ce qui n'est pas encore connu.

Le second document qui nous est parvenu est une proclamation de Kornilof, datée du 11 septembre, indiquée. Est-elle postérieure à la proclamation de Kerensky et, au refus que ce dernier a opposé à l'offre du chef militaire ? En ce cas, Kornilof en appellerait au peuple russe et, avec les troupes qui lui sont fidèles, se disposerait à soutenir la lutte. Le ton mystique et les accents religieux de ce manifeste, si curieusement mêlés à des formules révolutionnaires et à des promesses de respect pour la liberté, sembleraient indiquer que Kornilof ne s'est résolu à jouer cette grande partie, qui est peut-être une partie désespérée, qu'après une grande crise morale.

En tout état de cause, les obscurités et les ambiguïtés subsistent. Il semble seulement que la cause de Kerensky se soit renforcée, tandis que l'étoile de Kornilof est en déclin. Mais les risques de guerre civile n'ont pas encore disparu pour la Russie, et l'Allemand est toujours là, attentif à profiter de toutes les dissensions russes. — J. B.

LE CHOC IMMINENT

STOCKHOLM, 13 septembre. — Un télégramme de Petrograd annonce que Kerensky a quitté la capitale à la tête des armées du gouvernement pour se porter à la rencontre des troupes du général Kornilof. (Radio.)

PETROGRAD, 13 septembre. — Des rapports dont l'exactitude n'a encore pu être contrôlée disent que les troupes de Kornilof continuent à avancer vers la capitale et que la première rencontre entre les troupes de Kornilof et celles du gouvernement pourrait se produire aux environs de Tsarskoïe-Selo, à 24 kilomètres de Petrograd.

Mille francs-tireurs ont été envoyés par le Soviet, par train spécial, pour s'opposer à la marche de Kornilof.

On ne connaît pas exactement la force des

troupes de Kornilof qui sont principalement composées de cavaliers.

Les journaux semblent supporter avec impatience les commentaires de certains journaux anglais et français.

« La Russie, disent-ils, fait de son mieux et a plus besoin de sympathies que de critiques. » — (Radio.)

Kerensky généralissime

PETROGRAD, 13 septembre. — Le gouvernement provisoire a nommé M. Kerensky généralissime et l'ancien généralissime Alexeïef chef du grand état-major.

Le général Klembovsky, commandant au front nord, récemment nommé généralissime, en remplacement du général Kornilof, a été relevé de ses fonctions et remplacé par le général Bouyevitch, ancien chef d'état-major du général Roussky.

Les intentions de Kornilof

LONDRES, 13 septembre. — Le Times publie la dépêche suivante de Petrograd datée du 11 septembre :

Le général Kornilof a lancé une proclamation déclarant que son seul désir est de tirer le pays de l'impasse où il se trouve.

Le général Kornilof pure qu'il ne gardera le pouvoir que jusqu'à la réunion de l'Assemblée Constituante.

PETROGRAD, 12 septembre. — Le général Kornilof a publié une proclamation au peuple russe dans laquelle il invite tous ceux qui croient en Dieu à aller prier dans les temples pour obtenir le salut de la Patrie.

« Moi, dit-il, général Kornilof, fils de paysans cosaques, je fais le serment de conduire le pays par la victoire jusqu'à la convocation du Parlement qui lui permettra de choisir librement la nouvelle forme de son gouvernement et de déterminer son destin. »

La défense de Petrograd

M. Kerensky a adressé à l'Armée anglaise le radio suivant :

PETROGRAD, 12 septembre. — Le gouvernement a pris d'urgence mesures pour mettre Petrograd en état de défense en cas d'attaque, et son vœu est que toute effusion de sang et la guerre civile soient évitées.

La preuve évidente de la loyauté des troupes et du peuple arrive de toutes les provinces, tandis que toutes les administrations publiques ont annoncé leur détermination de soutenir le gouvernement. Il est essentiel pour le salut du pays que l'on conserve une complète unité d'action. Le gouvernement provisoire recommande le calme absolu et réclame la soumission complète au gouvernement et à ses représentants.

A. KERENSKY.

PETROGRAD, 13 septembre. — Dans les quartiers ouvriers, des détachements d'ouvriers armés ont été formés pour la défense contre l'entreprise du général Kornilof ; ils sont exercés hâtivement au tir.

Les arrestations continuent. On signale notamment celles de plusieurs officiers, membres de l'Union des officiers, dont le colonel Clerget, critique militaire apprécié et

président de la commission de la censure militaire. M. Goutchkof, ancien ministre de la Guerre, est également parmi les personnages arrêtés.

Le gouvernement militaire interdit toutes les réunions publiques.

LE COUP DE THÉÂTRE

PETROGRAD, 13 septembre. — Le général Kornilof a fait connaître qu'il était disposé à se rendre sous certaines conditions.

Mais le gouvernement provisoire lui a fait demander de se rendre sans conditions. — (Radio.)

Une proclamation de Kerensky

PETROGRAD, 12 septembre. — Le nouveau généralissime Kerensky publie aujourd'hui un ordre du jour à l'armée et à la flotte dans lequel il dit notamment :

« La tentative insensée de révolte de l'armée organisée par l'ancien généralissime et quelques généraux a subi un échec complet. Les coupables seront traduits devant la justice révolutionnaire militaire.

La solution de la révolte sans effusion de sang a démontré le bon sens du peuple russe. L'armée et la flotte, les généraux et les amiraux, les officiers, soldats et matelots qui sont en face de l'ennemi redoutable restent fidèles à leur devoir à l'égard de la patrie et du gouvernement légal.

Six mois de vie politique libre ont formé la conviction de tous que dans le moment actuel toutes les exigences extrêmes, irréfléchies, n'aboutissent qu'à l'ébranlement de l'Etat.

Que chacun, soldat ou général, sache que toute insoumission au pouvoir sera dorénavant impitoyablement punie. Dans le moment actuel, toutes les forces de la nation doivent être dirigées avant tout vers la défense de la patrie contre l'ennemi extérieur. »

L'armée russe améliore ses positions

En Livonie, les troupes russes ont continué d'améliorer leurs positions.

A leur aile droite, elles ont dépassé la rivière Intoupe et atteint la Meloupe, à huit kilomètres environ de l'embouchure de l'Aa de Livonie.

A leur aile gauche, elles ont refoulé l'ennemi jusqu'à Mörizberg, sur la rivière Marienbach, et Neukaipen, à l'ouest d'un petit lac situé sur la rive gauche du petit Egnel. Ainsi, leur position centrale du plateau de Wenden, qu'elles occupent jusqu'à la métairie de Zegevoit, se trouve défendue de part et d'autre contre les attaques de flanc.

On voit par là que l'armée russe sait mettre à profit le répit que lui laisse l'ennemi et reste un adversaire avec qui les Allemands doivent compter.

Mort de la reine de Bulgarie



LA REINE DE BULGARIE

AMSTERDAM, 13 septembre. — Une dépêche de Sofia annonce que la reine Éléonore de Bulgarie vient de mourir au château royal d'Euxinograd, à l'âge de cinquante-sept ans.

La reine Éléonore de Bulgarie était née en 1860 et appartenait à la famille princière allemande de Reuss-Brancha (cette). Elle avait épousé, en 1888, le roi Ferdinand de Bulgarie, dont elle était la deuxième femme. La première était la princesse Marie-Louise de Bourbon-Parme, morte en 1899.

L'affaire Margulies

Le parquet de Nice a adressé, hier, à M. Caill, doyen des juges d'instruction, une commission rogatoire à l'effet de faire procéder, à Paris, à des vérifications sur un certain nombre d'opérations financières qui auraient été traitées depuis les hostilités par M. Margulies.

M. Caill a immédiatement transmis le mandat à M. Mouton, directeur de la police judiciaire. Nous croyons savoir que M. Darrou, commissaire aux délégations judiciaires, qui vient précisément de rentrer du Midi, où il était allé enquêter sur Bolo pacha et sur Margulies, vient d'être chargé de procéder à ces vérifications.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LUXBOURG REÇOIT NOUVELLE LETTRE DE M. TURMEL

Mais cela n'implique pas la rupture diplomatique.

Il éprouve un certain retard à réunir ses preuves.

BUENOS-AIRES, 13 septembre. — Le gouvernement argentin a remis ses passeports au comte de Luxbourg et a fixé le délai de vingt-quatre heures pour qu'il quitte le territoire de la République.

Il paraît que M. de Luxbourg, qui se trouvait à Cordoba, ne reviendrait pas à Buenos-Aires et partirait directement pour le Chili, qui est le pays neutre le plus rapproché.

Le gouvernement argentin a ordonné à son ministre à Berlin, M. Molina, d'exiger des explications du gouvernement allemand,



LE DOCTEUR MOLINA
ministre d'Argentine à Berlin

et, si elles ne sont pas satisfaisantes, de demander ses passeports.

La chancellerie argentine va publier un Livre vert sur l'incident Luxbourg.

La remise de ses passeports au comte de Luxbourg par le gouvernement argentin n'implique pas la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays.

Le cabinet de Buenos-Aires entend rendre personnellement responsable de l'affaire le comte de Luxbourg ; l'Allemagne peut donc envoyer un autre représentant auprès de la République argentine.

Luxbourg nie !...

BUENOS-AIRES, 12 septembre. — Le comte de Luxbourg, qui se trouve à Cordoba, a, dans une interview, démenti l'authenticité des télégrammes publiés.

Par contre, le ministre de la République argentine à Washington confirme les révélations de M. Lansing. — (Radio.)

Violentes manifestations antigermaniques

BUENOS-AIRES, 12 septembre. — A la suite de la publication de la confirmation officielle des dépêches du comte de Luxbourg, l'effervescence est grande parmi la population. Les pépiers et de nombreuses forces de police ont été envoyés pour protéger les bâtiments de « La Union Deutsch », la légation, le consulat et le club allemand, devant lesquels une grande foule se tient menaçante. Des vitres ont déjà été brisées.

Une colonne de manifestants avec drapeaux a fait devant le domicile de M. Pueyrredon une démonstration de sympathie, défilant le comte de Luxbourg et l'Allemagne.

De nombreux orateurs s'adressent à la foule pour demander la rupture avec l'Allemagne. La police s'efforce de disperser les manifestants. Quelques boutiques allemandes ont cependant été attaquées.

Le palais du club allemand a été incendié, la police ayant été impuissante à le protéger.

Jean Christophle est acquitté

CLERMONT-FERRAND, 13 septembre. — Le public est toujours nombreux à l'audience de ce matin. Le défilé des témoins cités par la défense continue. Tous sont unanimes à déclarer que la famille Christophle était extrêmement unie.

Jean Christophle, disent-ils, est d'un caractère doux et possède un sentiment très élevé de l'honneur ; il fut inaccessible aux tentations fâcheuses de la jeunesse.

Marie Christophle était une charmante jeune fille, bien élevée, et ayant fait d'excellentes études ; elle était absolument heureuse dans sa famille.

On entend ensuite plusieurs personnes qui, en juillet et août, furent victimes de vols, commis avec escalade et effraction.

Ces derniers témoignages tendent à accentuer le doute dans l'esprit des juges, en accréditant l'hypothèse que le meurtre a été commis par un professionnel du crime.

Après une suspension d'audience, M. le commandant Thévenot, commissaire du gouvernement auprès du conseil de guerre de la 13^e région, prononce son réquisitoire.

Il accuse nettement Jean Christophle. Néanmoins, il s'en rapporte au conseil pour rendre un jugement en toute conscience. M^{re} André Tallon, bâtonnier des avocats de Riom, prend ensuite la parole et défend l'accusé de façon brillante. Très habilement il fait le procès de l'instruction.

Les débats ayant été clos à 8 heures du soir, le conseil de guerre, après une délibération qui a duré un quart d'heure, a rapporté un jugement aux termes duquel Jean Christophle a été, à l'unanimité, déclaré non coupable et, en conséquence, acquitté.

Vers l'émancipation de la femme turque

ZURICH, 13 septembre. — On mande de Constantinople que le gouvernement turc vient de fonder une nouvelle école supérieure de commerce où les femmes et les jeunes filles seront admises.

Cette décision, comme celle prise précédemment relativement à l'admission des femmes dans les écoles de médecine, marque une évolution très sensible vers l'émancipation de la femme turque. — (Radio.)

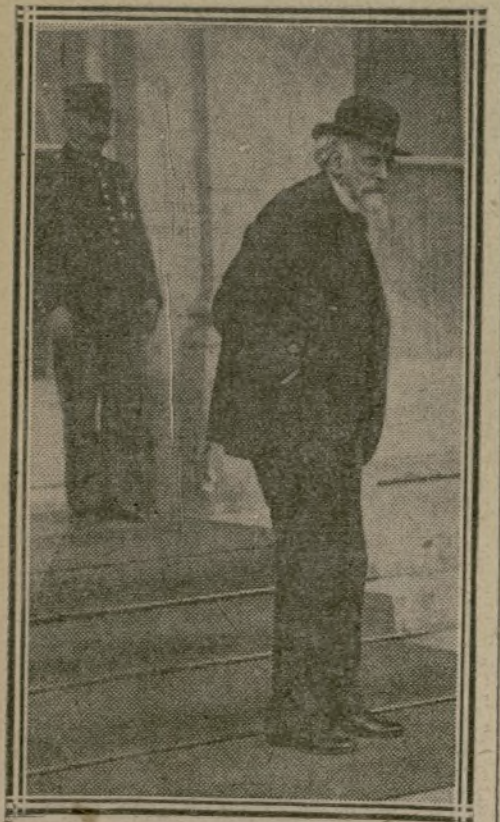
La première journée du nouveau ministère

Les nouveaux ministres du cabinet Painlevé ont pris, hier, possession de leurs services.

M. Raoul Péret, le nouveau ministre de la Justice, s'est rendu, le matin, place Vendôme, et s'est entretenu avec M. Viviani.

Dans la matinée, M. Klotz a également pris possession des services du ministère des Finances après avoir eu un entretien avec M. Joseph Thierry. Il a reçu l'après-midi les directeurs généraux et directeurs du ministère.

M. Maurice Long, ministre du Ravitaillement, a rendu visite, dès 9 heures du matin, à M. Maurice Viollette avec qui il a eu une longue conférence qui a duré près de deux heures et demie.



M. RIBOT SORTANT DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

M. Clavellé, le nouveau ministre des Travaux publics, a eu dans la matinée un entretien avec M. Desplas.

M. Cémentel, ministre du Commerce, a reçu M. Paul Morel, le nouveau sous-secré-

taire d'Etat au ministère du Commerce et des P. T. T.

M. Painlevé, président du Conseil, a reçu, d'autre part, plusieurs de ses collaborateurs, notamment M. Ribot, ministre des Affaires étrangères.

Les ministres tiendront ce matin leur premier conseil.

Trois demandes d'interpellation

M. Louis Dubois, député de la Seine, a déposé hier une demande d'interpellation sur la conduite générale de la guerre.

M. Deguise, député de l'Aisne, a déposé, d'autre part, deux demandes d'interpellation : 1^{re} au ministre de la Guerre, sur les attributions incohérentes des permissions sur le front français et sur le front d'Orient ; 2^e au ministre du Travail, sur le manque de méthode et la lenteur apportés dans la reconstruction des régions libérées et sur la réception des réfugiés et rapatriés. On sait que, dans le précédent cabinet, M. Léon Bourgeois, ministre du Travail, s'occupait particulièrement de ces questions.

La mission militaire française en Roumanie citée à l'ordre du jour

Le ministre de la Guerre a cité à l'ordre du jour la mission militaire française auprès de l'armée roumaine, dans les termes que voici :

« Sous l'éminente direction de son chef, le général Berthelot, qui a su donner à tous ses collaborateurs une impulsion vigoureuse et éclairée, et leur communiquer son ardente conviction et son sentiment élevé du devoir, la mission française auprès de l'armée roumaine a brillamment réussi à remplir le rôle délicat de réorganisation qui lui avait été confié.

« Au cours des sévères et glorieux combats qui ont consacré l'échec de l'offensive allemande dans la région du Sereth, le personnel de la mission militaire française a en butte, donné la preuve, sur le champ de bataille, d'un dévouement et d'un esprit de sacrifice auxquels le commandement roumain s'est plu à rendre hommage ; en contribuant ainsi, par son exemple, à exalter le moral des armées roumaines, il a rendu un service signalé à la cause des Alliés. » (Ordre du 28 août 1917.)

La Suède invite les neutres à une conférence

SAINT-SÉBASTIEN, 13 septembre. — Le ministre d'Espagne à Stockholm est arrivé, porteur d'une invitation du gouvernement suédois, pour assister à une conférence des neutres à Stockholm.

ROUSSIN

PAR JEAN-JACQUES BERNARD

Dans ces longues journées, reilles, notre esprit se tendait vers du courrier comme des yeux niers vers un carré de ciel bleu, que course du vaguemestre, les plaisanteries revenaient. Roussin seul, ne bougeait pas, criait de un gros rire d'enfant :

— Y a rien pour moi ?

Inévitablement, il s'attrait casmes :

— Tu voudrais pourtant pas t'écrire tous les jours, ta mère a trop comme toi. Elle y arrive, mais cet enfant de l'Assistance, que, ce frère de tout le monde, insensible aux pires allusions.

Le jour où il reçut une lettre, crut d'abord pas, et puis, pâle, tombant :

— Une lettre pour moi ! Qui m'écrit ?

Il regardait l'enveloppe. Un s'était formé. « Une lettre pour Roussin. On cherchait des railleries nouvelles, il y avait chez ces hommes curiosité impatiente et même nuance de respect naissant. Mais alla s'asseoir à l'écart.

Je le voyais de loin. Il avait une lettre. Longtemps il la tournait des sens et puis jeta des regards autour de lui. Enfin, il m'aperçut à moi :

— Tu voudrais pas m'la lire ? Une brave dame qui s'était fatiguée des militaires malheureux, à Roussin quelques phrases banales, y joignait dix francs et ça t'en va.

Qu'il se mouillait tout doucement leur champ de taches de rousseur, il fut bien convaincu que la lettre finie et qu'il l'eût retournée encore ou trois fois :

— J'te remercie, fit-il simplement. Un peu déconcentré, ou découragé, il s'éloigna sans rien ajouter comme on l'interrogeait :

— Laissez-moi ! Ça vous regarde. Mais, une heure après, il revint en courant :

— Pourquoi c'est qu'elle m'écrit, crois ?

Mes explications l'amuserent. Il de bon cœur et me demandait si pouvait y avoir dans le paquet. Et brandissant le billet de dix francs, tournait vers les camarades :

— Moi aussi, on m'en envoie, de ça. C'est qu't'as volé ça ?

— Volé ! Répète un peu voir ! Mais en quelques secondes, Roussin, une fois de plus, vit tout le monde lui. Ce jour-là, pourtant, il n'avait vu personne. On n'en fut qu'acharné. Enfin, cinq heures sonnerent, calmés miraculeusement s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, chez le bistrot. Le soir, Roussin, il ne restait rien des dix francs. Le colis arriva le lendemain. Roussin, il contenait des lettres. Roussin n'en mettait pas. Mais, le soir même, je vis ses pantalons jusqu'aux genoux et, avec poignée de paille bien tassée, il se soignait ses pieds noirs.

Pourquoi ne l'aimait-on pas ? A dire, il cherchait volontiers noise et se portait pour rien. Il se croyait en aux persécutions du monde entier, et plus triste, c'est qu'il n'avait pas tout fait tort.

Des hommes sérieux me parlaient, lui comme d'un voyou. Mais il me paraissait plutôt un grand enfant poussé tout seul. Parfois, il avait la naïveté de faire trop haut des réflexions que d'autres avaient faites entre eux devant lui. Roussin, jaloux, menteur, paresseux. Mais était-ce bien sa faute ? Il avait passé cinq ans dans une maison de correction et, on ne lui avait même pas appris l'alphabet jusqu'au bout.

Il lui manquait quelqu'un qui s'intéressât à lui, si peu que ce fût. Il faut reconnaître qu'il n'était guère encourageant. Toutefois, je lui proposai, un jour, de lui apprendre à lire. Sa joie me donna bon espoir.

J'avais déplié un journal. Il prétendait reconnaître presque toutes les lettres.

— Montre-moi un b.

Il me regarda sans comprendre. Alors je mis un doigt sur le journal :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

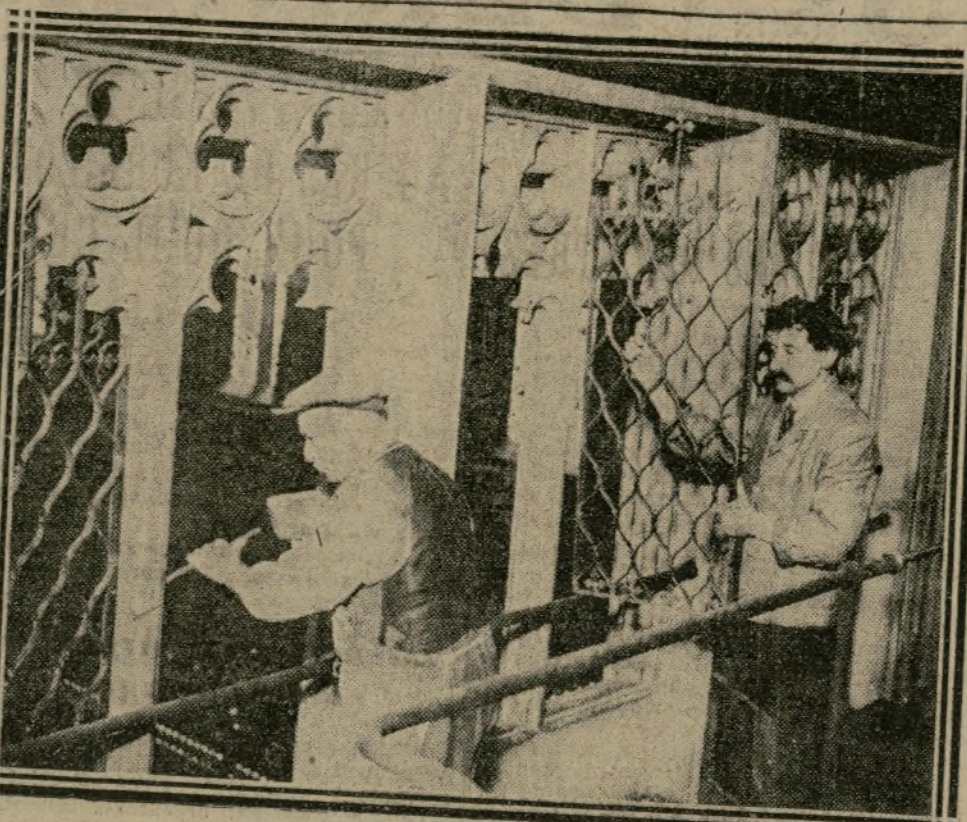
— Un b, fit-il.

Il ne connaissait pas non plus le d, ni le j, ni le p, mais le de, le je, le pe. On ne lui avait enseigné que ce triste alphabet où toutes les lettres portent le même uniforme, chef-d'œuvre de quelques pédagogues à l'imagination tarie qui ne savent pas que la poésie naît de la diversité.

Comment Roussin, sans mère et sans guide, ne se serait-il pas rebuté devant cette porte de caserne ?

Je m'aperçus qu'il était un peu tard pour défricher son cerveau, sol empiétre qui ne valait plus rien. D'ailleurs, notre départ précipité pour la Meuse vint nous interrompre des premières leçons.

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...



LES LIBÉRATEURS DE SOURIRES

les séances se tiennent en partie dans la soirée, un défilé de haute élégance, de pureté et de fièvre beauté.

Peut-être, à raison de tant de grâce, avait-on craint de troubler les honorables débats. Bref, les jolies bouches, les yeux limpides et les cheveux d'or n'apparaissent que confusément à travers les lacs d'une grille presque monastique.

Les temps sont révolus : on déboulonne le grillage : les sourires sont libérés.

EN LIAISON

Il nous souvient d'un triste temps. Aujourd'hui que les Boches sont battus partout sur les fronts d'Occident et qu'on les repousse loin de Verdun, il est doux d'évoquer les mauvaises heures. La vie était anxieuse et sombre, alors, M. de Hohenzollern fils prétendait entrer à Verdun. Et il faisait de son mieux, ce tard-venu : il ne savait pas encore assez de quoi la France est capable. Chaque jour, cependant, nous apprenions quelque douleur nouvelle. Tantôt une ligne vacillait, tantôt un village tombait.

Une fois, nous rencontrâmes un ami, dont le visage était pâle et bouleversé. Je ne sais plus quel hameau venait de succomber.

— Hélas ! lui avons-nous dit, encore une position perdue !

Mais lui, qui avait presque les larmes aux yeux, esquissa pourtant un pâle sourire et répondit :

— Mon cher, un souci de moins !

Actuellement, Paris est plein de personnes à l'imagination vive, qui, avant la guerre, s'attachaient sur tout ce qui nous venait d'Orient, que ce fût du ballet russe, de la littérature sibérienne, de la laque chinoise ou de la miniature persane. Ces gens-là hochaient la tête avec sensibilité, si l'on venait à leur parler de grands-ducs, de troïkas, de millions et encore de millions d'hommes... A cette heure, ces innocents se trouvent dans tous leurs états, comme s'ils voyaient un film à péripéties prodigieuses, ou assistaient à quelque drame d'Ambigu, ou lisaient un terrible roman policier.

D'autres, plus simplement, ont le cœur qui saigne tout bas. Mais ceux-là ne sont pas assez jeunes pour se montrer bien surpris. Les plus tristes déclarent seulement : « Voilà qui va peut-être nous guérir de l'éloquence, au moins pour un certain temps. »

Si le chagrin les étouffe, ils ajouteront : — Peuh ! Rigole ! C'était bien compliqué, bien encombrant, cette vile qu'il fallait défendre à la fois par terre et par mer !

Les sages — en d'autres termes, les bons citoyens — sont partout, et même au restaurant. Hier soir même, nous en vîmes un, qui dinait avec quelques convives, dont nous étions. Ce pauvre diable habite ordinairement aux champs, et comme nous disputions de ravitaillement, ce qui, à table, est assez naturel, l'un de nous lui dit :

Pour nous autres Parisiens, un poulet vaut une fortune. Mais vous, heureux campagnards, n'avez qu'à choisir dans votre poulailler.

Or, le grain coûte les yeux de la tête, la paille aussi, le jardinier de même. Depuis bien longtemps, l'infortuné rural voit l'herbe pousser dans ses allées et jusqu'en son antichambre. Par économie, il a supprimé l'étable, l'écurie, la buanderie, le calorifère, la basse-cour. Voici un an qu'il n'a goûté d'un poulet.

Mais il prit un air dégoûté et répliqua :

— En fait de poulet, je n'aime que le Leghorn. Or, ma basse-cour est pleine d'Orpington... Je les laisse, ou je les donne.

Il ajouta même :

— En voulez-vous ? — MARCEL BOULENGER.

Barbe-Bleue

Ferdinand de Saxe-Cobourg et Gotha, tsar des Bulgares, est veuf pour la deuxième fois. Et on peut affirmer que la mort d'Elcomore de Reuss ne lui causera pas plus de chagrin que la disparition de sa première femme, la douce et jolie princesse Marie-Louise de Bourbon-Parme, morte en 1899.

Comme son frère Philippe, qui a rendu fort malheureuse sa femme, Louise de Belgique, le roi des Bulgares a été un très mauvais mari, et la jeune princesse, venue d'Italie, mourut après six ans de mariage, en laissant quatre enfants.

A l'annonce de sa mort, le père, le duc Robert de Parme, dépêcha un gentilhomme italien de sa suite, le marquis de P., pour le représenter aux funérailles. Arrivé à la frontière serbo-bulgare, le marquis de P. refusa le train spécial que Ferdinand, alors prince de Bulgarie, avait envoyé à sa rencontre, et prit place dans le train ordinaire. De même, en arrivant à Sofia, au lieu d'accepter l'hospitalité du konak, il descendit dans un hôtel de la ville.

Son maintien hautain et froid frappa tout le monde. Au moment de repartir, Ferdinand de Bulgarie le fit appeler et, d'un ton furieux, lui demanda la raison de sa conduite.

— Je n'ai fait qu'obéir aux instructions de Mgr le duc de Parme, répondit le gentilhomme.

— Et que me reproche donc mon beau-père ?

— D'avoir tué Son Altesse Royale sa fille. Le Cobourg n'osa même pas protester.

LE PONT DES ARTS

M. Tommy Spark, un des deux auteurs de la Saison des Trapes, qui paraîtra dans quelques semaines, est un homme qui connaît la vie et la juge pour ce qu'elle vaut, sans la mépriser toutefois. Il se propose, nous dit-il, d'écrire le résumé de son amable expérience sous ce titre : *Pensées d'un homme de bien qui conseille à son œuvre heureuse*. Mais en se demandant si un tel néo-déisme aura le courage d'aller jusqu'au bout de son projet...

LE VAILLEUR.

par Henry Fournier

PROMENADE, hier, au Jardin d'Acclimatation.

Ou, plutôt, autour du Jardin d'Acclimatation. J'y ai eu une grande surprise. Un vacarme d'abolements s'élevait sur l'emplacement qu'occupaient, il y a trois ans, les volières. Un obligeant gardien m'apprit que ces volières étaient vides et remplacées par des niches. A la place des oiseaux chanteurs que la guerre a rendus inutiles, il y a des chiens ; et le Jardin d'Acclimatation est devenu chenil « de dépôt ». C'est là que le ministère de la Guerre vient chercher ses chiens, pour les livrer aux chenils « de dressage » et en faire des chiens-soldats !

Mais voici qu'au bruit des aboiements se mêle tout à coup la plus sinistre plainte... un cri rauque, déchirant, qui n'en finit pas. Je demande à l'obligeant gardien :

— Qu'est-ce que c'est que ce tapage affreux ?

— Ce sont les lions, madame.

Des lions ! Il y avait donc encore des animaux féroces dans Paris, depuis la guerre ?

Pas beaucoup. Trois ménages seulement : lions et lionnes.

Et mon interlocuteur m'expliqua que ces fauves appartenaient à un dompteur connu, que la mobilisation a éloigné de ses cages, et qui les a vendus au Jardin d'Acclimatation. Vendus à option. Ce qui veut dire que si le dompteur revient vivant de l'autre chasse aux fauves qui l'occupe depuis trois ans il lui sera permis de racheter ceux-ci et de reprendre son ancien métier.

Une question naturelle me venait à l'esprit : Et les autres ? Les autres fauves ? Où sont-ils ? Que sont devenues toutes ces bêtes dangereuses et nauséabondes qui étaient les attractions de nos fêtes foraines, et dont on n'entend plus parler ?

J'avais décidé d'aller à la consultation d'un homme. Et la fin de cette consultation n'en fut pas pour moi la partie la moins amusante.

Il paraît que tous les fauves qui circulaient en France, au moment de la guerre, ont été achetés, accaparés, truqués, si j'ose dire ! Truqués par un éleveur du département de la Nièvre !

Cet homme eut deux idées qui pouvaient paraître excellentes : la première, c'est que la guerre allait rendre les fêtes foraines impossibles pour un long temps, et qu'il y avait intérêt pour les montreurs de fauves à se débarrasser de stocks si encombrants ; la seconde, c'est qu'après la guerre cette marchandise atteindrait en France des prix fous. Car nous sommes brouillés avec Hambourg, et le Jardin Zoologique d'Anvers est vide. C'était, je crois, nos deux centres d'approvisionnement principaux. Oui, mais... l'éleveur de la Nièvre a-t-il pensé que la guerre durerait le temps qu'elle dure ? Il paraît qu'un lion mange trois kilos de viande par jour. Qu'est-ce qu'a bien pu consommer de kilos de chair fraîche la ménagerie de l'éleveur, depuis trois ans ! Voilà une spéculation dont je serais curieuse, la paix faite, de connaître les résultats...

Un bon tour

Le Telegraaf d'Amsterdam rapporte qu'un canot automobile belge avait été confisqué à Anvers par les Allemands, et spécialement réservé à des tournées d'inspection de l'état-major allemand, qui avait maintenu l'équipage belge à son poste. Celui-ci, après avoir caché de nombreux civils belges à bord, a attendu la frontière hollandaise.

Le plus curieux est que le canot, ayant hissé le pavillon allemand, passa devant les forts et les navires patrouilleurs allemands qui, croyant l'amiral à bord, n'osèrent l'arrêter.

La grille des « Communes »

Quand les Anglais se mettent à être jolies, elles n'en finissent plus.

La phrase n'est pas moins connue que le fait lui-même, et il faut n'avoir jamais assisté à la sortie de la loge des femmes à la Chambre des Communes pour n'en avoir point éprouvé la certitude.

C'était là, dans les couloirs éclairés, car

SONIA.

C'EST LA GUERRE !

par Henry Fournier

La bataille, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

La batterie, devant Verdun, connut un mois sans précédent. Les anciens, qui avaient fait l'Yser, durent bien avouer que c'était été moins dur. Travaillant le jour, tirant la nuit, nous ne parlions guère. Aux heures de détente, pendant les repos, les plaisanteries habituelles sortaient mal. La fatigue, le manque de sommeil, l'insécurité...

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE



Ayuntamiento de Madrid

— L'ennui, c'est qu'on ne peut plus se décoller.

LA SEMAINE ÉLÉGANTE

CHACQUE saison on prétend que la blouse ne se porte plus et on en voit toujours. Rien du reste plus pratique pour glisser sous, surtout au début de la saison, robes d'une seule pièce, avec jassorties, qui cet hiver composent beaucoup de tailleurs, sont trop. On a abusé des blouses à basonnée, serrées dans une ceinture, voyait la saison dernière. Il faut que, si dans l'ouverture de la jaquette font assez bien, lorsqu'on est le elles donnent une impression de pas bien jolie. On revient donc franchement à la blouse rentrée dans la jupe,



Blouse longue en panne sable, garnie de tricot de laine bleu et cerise au cou et aux manches. Frange aux pans de la ceinture.



Blouse de charmeuse tabac blond garnie de jours et de picots de soie du même ton. Ceinture-gilet et laçage de velours « sénégalais ».

LES BLOUSES, CET HIVER, SERONT EN TISSU ÉPAIS, LES MANCHES LONGUES, LES ENCOLURES MOINS ÉCHANCÉES. LA BLOUSE RUSSIE ET LA TUNIQUE CHINOISE DÉTRONENT LA BLOUSE À CEINTURE



Blouse de satin noir à longues manches, garnie d'un gilet d'hermine en plastron. Grosse cravate d'hermine doublée de satin.



Blouse de satin rose plissée à plis plats et garnie de petits bouillonnés de dentelle d'argent. La petite ceinture rose est assortie.

nière l'été et l'hiver, et celles qui n'avaient point chez elles une température de serre chaude grelottaient pour suivre la mode.

Nous allons revenir à plus de logique, car sur des blouses pratiques et confortables nous aurons encore la faculté de porter dans l'appartement de petits vêtements commodes à jeter sur les épaules et douillettement ouatés. On les dénomme frileuses; ils remplacent, avec plus d'élégance, le châle que portaient nos mères et le golf que beaucoup d'entre nous passent sur leur blouse quand elles quittent leur jaquette...

JEANNE FARMANT.



Blouse bouffante en djersador gris argent, liserée de velours bleu saphir. La ceinture, nouée devant, est en velours saphir.

ou bien alors à ces longs fourreaux droits, fendus, genre tunique chinoise, qui descendent jusqu'aux genoux. En satin lourd broché, en velours souple imprimé, ou en crêpe de Chine brodé, ces longues tuniques, qui donnent dans l'ouverture de la veste ou du manteau une impression de gilet, sont très réussies. On voit aussi d'amusantes petites casques vagues, tombant droit comme un boléro jusqu'au commencement de la hanche et cachant juste la ceinture. En djersador, en drap souple, en charmeuse épaisse, ou quelque autre tissu lourd et plombant, l'effet est heureux. En djersador encore la longue tunique posée sur une jupe de fourrure ou de tissu fourrure, ce qui est plus à la portée des bourses modestes. En prévision

d'un hiver rigoureux, qu'il faudra supporter sans le réchauffant radiateur, les couturiers ont combiné des blouses épaisses à manches longues, et tout porte à croire qu'on verra cette saison beaucoup moins de crêpe Georgette et de mousseline, et beaucoup plus de jersey et de velours. Les encolures elles-mêmes sont moins dégagées; ce n'est pas le col ajusté par des baleines, mais c'est un collier de fourrure, un col rabattu sans rigidité, qui retiennent la blouse, la remontent et l'empêchent de découvrir la gorge, ce qui est parfaitement ridicule quand le thermomètre est seulement à 0°. Depuis des années, nous avions pris l'habitude des appartements surchauffés, qui permettaient de s'habiller à peu près de la même ma-

commençait à peine, la vie dans un bois où rien ne nous était familier, où chaque sentier était peut-être un chemin vers la mort, le fracas du bombardement entre-coupé de rares et troublantes minutes de silence, tout cela créait une atmosphère dont chacun, sans s'épancher dans les cœurs voisins, sentait le poids. Les obus, qui semblaient venir de partout, tombaient comme au hasard à notre droite, à notre gauche, devant ou derrière nous; rarement toutefois à proximité de la batterie, car nous n'avions pas été repérés. Un jour, Roussin leva la tête au bruit d'un roq qui passait et qui éclata plus loin. Et il eut ce cri d'une souffrance inexprimable :

— Y en aura donc pas un pour moi ! On le regarda comme s'il était fou. Mais personne ne dit mot. Un reproche de lâcheté sembla venir aux lèvres de plusieurs, mais ne s'exprima pas. Le travail reprit. Quelques-uns de ces hommes épuisés avaient-ils compris que la clameur de ce malheureux trahissait une de leurs arrières-pensées prisonnières ? Personne n'était encore fait à ce bois incertain. Nos canons eux-mêmes n'y semblaient pas à leur aise.

Mais cette hostilité sourde entre la batterie et le décor ne dura pas une semaine. Nous avions abattu et coupé de grands arbres pour construire nos plates-formes et nos abris. Ces meurtres, changeant une partie du bois en clairière, menaçaient de nous faire repérer. Il nous fallut donc, avec les débris des hêtres et des chênes, planter autour de nos canons des arbustes artificiels qui les dissimulèrent. Et ce coin de bois ainsi transformé par nos mains nous devint plus familier. Insensiblement, nous commençâmes à nous sentir chez nous. La batterie se fondait dans le paysage. Dès lors on ne pensa plus au danger.

Mais à cette espèce de renouveau, qui se traduisait par une gaieté exubérante, Roussin ne semblait pas participer. Il restait maussade et colére. Peut-être était-il agité par deux ou trois semences que lui avait values sa mauvaise volonté ? Peut-être, âme mal pétrée, les petites nuances qui nous influencent secrètement ne le touchaient-elles pas ?

Un matin qu'il piochait la terre, il brandit brusquement son outil et le jeta. Personne ne lui avait parlé. Il s'écria d'une voix d'enfant puni :

— J'voudrais qu'il en tombe un ici et qu'il vous tue tous.

J'étais près de lui. Je lui demandai doucement :

— Pourquoi, Roussin ?

Il me regarda, rougit et baissa la tête. Mais quelques minutes après il lança d'un ton fainéant rageur :

— J'aime personne, moi !

Que pouvais-je lui répondre ? Qui lui aurait appris à aimer ? Et qui l'aimait, lui ?

Comme d'autres prédestinés, Roussin attirait les coups du sort. Je crois que certains camarades tenaient un peu à lui comme à un paratonnerre. S'il y avait eu du « chabut », c'était justement lui qui

avait crié le plus fort. Dans une bande d'ivrognes il était toujours le plus saoul. Il allait d'ailleurs au-devant des soupçons et d'habitude s'accusait bêtement, en riant. Peu importait qu'il fût innocent; la manœuvre ne changeait pas. Mais le dénouement le laissait éperdu. Il semblait faire de l'ironie spontanée que personne ne comprenait.

Dans un village où nous passions quelques jours au repos, un porte-monnaie disparut et, bien entendu, ce fut celui de son voisin. Alors, tendant la tête au couperet, il s'écria avec son gros ricanelement :

— Pour sûr qu'est Roussin, encore !

On ne douta pas un instant que ce fût lui. Il fut immédiatement conduit au poste de police, en attendant mieux. Mais le lendemain matin l'autre retrouva son bien. Ce fut tout le long du jour un beau sujet de plaisanteries. Vers le soir, quelqu'un s'avisa soudain que Roussin n'avait plus rien à faire au poste, puisqu'il n'était pas coupable. On le fit chercher. Il revint un peu ahuri. Et, seul entre tous, il ne paraissait pas très convaincu de son innocence.

Quand il partit en permission pour la première fois, il but, chanta et rit avec les autres. Depuis un mois il attendait impatientement son tour. Mais n'était-ce pas pour faire comme tout le monde ?

La semaine suivante il rentra avec deux ou trois canonniers, et ses yeux inexpressifs faisaient mieux sentir tout ce qu'il y avait de souvenirs et de regrets dans les regards de ses compagnons. Emu, un peu triste, il dit en dépliant sa paillasse :

— Allez ! J'suis ben content d'être revenu avec vous tous quand même. Je m'sens chez moi dans c'te piaule.

Personne ne releva. Alors il ajouta simplement, et ce fut tout ce qu'il nous raconta :

— J'ai point couché deux nuits au même endroit.

Jean-Jacques BERNARD.

BEAUTE : Soins et produits p. Visage. Esthétique, Chevelure, E. M. Suzanne, 20, r. Roquépine, Paris 8.

OU IL EST DIT QUE LA CIRE REND AU TEINT SA BEAUTE ORIGINELLE

On a pu lire de temps à autre des notes dans les journaux re-alant les effets remarquables obtenus par l'usage régulier de la cire aseptine au lieu de crèmes absorbées par les pores. Une enquête démontre que la cire aseptine pure, qui peut être obtenue chez tous les bons pharmaciens, doit sa grande popularité au fait qu'elle a la propriété de détacher et de dissoudre les tissus morts qui cachent ou étouffent le véritable épiderme qui est au-dessous. Les rides, les lignes accusées, les teints épais et blafards, ainsi que presque tous les défauts du visage sont dus à l'accumulation de ce tissu mort, qui ne peut être enlevé qu'en frottant avec le bout des doigts chaque soir un dissolvant approprié, tel que la cire aseptine, laquelle rajeunit fréquemment de 10 à 15 ans en une semaine. Les dames qui suivent ce simple traitement à la cire sont invariablement étonnées du résultat.

LES THÉÂTRES

LA VICTOIRE DE LA MARNE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le gala de la Comédie-Française, organisé pour la commémoration de la victoire de la Marne, a obtenu un éclatant succès.

Les petites écolières d'Alsace et un certain nombre de mutilés de la guerre vinrent prendre possession des places qui leur avaient été réservées. Le maréchal Joffre, qui devait assister à la cérémonie, s'est excusé, et s'est fait représenter par le commandant Thouzelier et quelques officiers de son état-major.

Le brillant programme de cette matinée a été applaudi par une assistance nombreuse.

Les sociétaires de la Comédie-Française ont fleuri et garni de crêpe, au foyer des artistes, la statuette de leur regretté camarade Reynal, tombé à Varennes le 7 septembre 1915 et enterré provisoirement à Barcy en attendant que les événements permettent de le ramener à Paris. Cette effigie a été saluée hier par un grand nombre de visiteurs.

Odeon. — A partir de lundi, Mon Ami Teddy, la jolie pièce de MM. André Rivoire et Lucien Besnard, reprendra sa place sur l'affiche.

Gymnase. — La pièce qui succédera la semaine prochaine aux Deux Vestales, qui seront transportées au théâtre Cluny, a pour titre Petite Reine, comédie en 3 actes de M. Albert Villermet, d'après Quinneys de M. A. Vachill. Elle aura en tête de ses interprètes : MM. Signoret, Victor Boucher, Cousin et Maury ; Mmes Jane Renouard, Exiane et Mlle Nelly Cormon.

Edouard-VII. — On répète actuellement le Feu du Voisin, deux actes de M. Francis de Croisset, et la Jeune Fille au Bain, un acte de M. Louis Verneuil, qui succéderont à la Folle Nuit.

Les interprètes de M. Francis de Croisset seront Mlle Jeanne Granier, Betty Daussmond, MM. Henry Defreyn, André Lefaur et Numès ; ceux de M. Louis Verneuil, l'auteur, Mlle Mona-Delza et M. André Lefaur.

Porte Saint-Martin. — La dernière du Chemineau aura lieu dimanche soir ; lundi, relâche ; mardi, première (reprise) de Montmartre, de M. Pierre Frondaie, avec MM. Félix Huguenet, Louis Gauthier, Jean Toulout, Mmes Juliette Darcourt, Villeroi et Polaire.

Trianon-Lyrique. — Le Trianon-Lyrique fait irrévocablement demain soir sa réouverture avec la Petite Mariée pour la rentrée de Mlle de Pommayrac. Dimanche, en matinée, débuts de Mlle R. Ruis dans Grotto. Le soir, débuts de Mlle Vallinska et Reybel-Rucey dans la Dame Blanche.

Vaudeville. — Mlle Régine Flory, devenue la grande vedette de Londres, débute ce soir dans la Récidive Vaudeville.

GAUMONT PALACE

Ce soir, changement de programme

L'AVERTISSEMENT

Comédie dramatique à thèse

MON ONCLE

Ciné-vaudeville GAUMONT

Interprété par Marcel Levesque

Soirées 8 h. 15 : Vendredi, Samedi, Dimanche, Jeudi

Matinées 2 h. 15 : Samedi, Dimanche, Jeudi

DEMAIN SAMEDI : MATINÉE à 2 h. 15

Le grand orchestre à toutes les séances

Ce soir : Comédie-Française, 8 h., le Cid, le Cœur à ses raisons.

Opéra-Comique, relâche ; demain 7 h. 45, Aphrodite.

Odeon, relâche ; demain 7 h. 45, la Vie de Bohème.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'Ilustioniste (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 45, la Femme de son mari.

Gymnase, 8 h. 45, les Deux Vestales.

Châtelet, mardi, mercredi, samedi et dimanche (mat. sam. et dim.), 8 h., le Tour du Monde en 80 jours.

Palais-Royal, 8 h., Madame et son filleul.

Trianon-Lyrique, samedi, 8 h., la Petite Mariée.

Ambigu, 8 h. 40, le Maître de forges.

Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, professeur.

Michel, 8 h. 30, Plus ça change...

Réjane, 8 h. 30, une revue chez Réjane (Vera Sergine, Harry Baur, Parysis, Signoret, jeune, Myrka, etc., Boucot).

Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ?

Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau.

Cluny, 8 h. 30, le Trombone de madame.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle Nuit.

Femina, 8 h., Sapho.

Grand-Guignol, 8 h. 30, Talant ! la Petite Maud.

Scala, 8 h. 30, le Sursis.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mal. vendredi et dim.

Correspondance

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Je vous recommande la crème de Mme Rambaud : elle améliore le teint, enlève les rides et ne ressort pas. Avec sa poudre de riz sans bismuth, vous obtiendrez un joli teint velouté. Crème, 3 et 5 fr. ; on tubes, 2 et 3 fr. 50. Poudre, 3 et 5 fr. ; port, 35 centimes. Rue Saint-Florentin, 8, Paris.

Carmelita. — Voyez, pour les poils, la réponse ci-dessus.

LE DOCTEUR. — ... Un peu d'anémie...

du grand air... des jeux...

et le CORSET JUVÉNIL

Le JUVÉNIL est un merveilleux correcteur de l'attitude. C'est le seul corset admissible avant l'âge adulte.



Prix de 6 à 20 ans : 16 fr. à 28 fr. 50 suivant l'âge

L'expirer partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS

Nous demandons la liste avec notice E

Corseterie spéciale de France, 18, r. Tailbourg, Paris

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.

Le flacon avec notice 7 fr. 50 franco. — J. RATIE, Ph. 45, Rue de l'Ecliquier, Paris.

APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez appartements ou bureaux, louez-les non meublés, et adressez-vous aux Etablissements J. NIAUD (fondés en 1880), rue Rochechouart, 61, qui les meubleront à votre goût, en feront l'installation complète en location. — Vente, achat, location de mobiliers et bureaux de tous styles.

Les Corsets de A. Claverie

sont adoptés par toutes les Dames soucieuses de leur santé ou délicates de l'estomac ou de l'abdomen. Voir les créations du maître corsetier parisien dans ses salons 20 23, Fr. St-Martin (angle rue Lafayette).

A L'OLIVIER ROMAIN. Huile d'Olive kar. pure : l'estagion de 10 l. 38 fr. ; extra-vierge 40 fr. ; bon remb. A. Carrier, 3, passage Ribet, Tunis.

FORCES INCONNUES

RAYONNANTE, expédier à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris, sous l'ère N° 37. GRATIS.



Crème EPILATOIRE Rosée

L'ÉPILIA... du Dr SWELOCK

SPECIAL POUR ÉPIDERMES DÉLICATS

Une seule application détruit en quelques minutes

POILS et DUVETS du visage ou du

corps. Rend la peau blanche et veloutée.

Flacon : 5/10 mandat ou timbres. Envoi direct,

8, PORTÉVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris

GOUTTES

DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS.

MAUX D'ESTOMAC.

Diarrhée, Dysenterie,

Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE

L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES

VENTE EN GROS R. R. & V. - Vienne - Paris

Nous rappelons à nos abonnés que toute de-

mande de changement d'adresse doit être accom-

pagée de la dernière bande d'abonnement et de

50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être

fait droit qu'aux demandes présentées dans les

conditions ci-dessus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

POUR SE RASER La Crème ASTOR
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

EXCELSIOR

POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

Gros Tube... 1 fr. 25
Franco... 1 fr. 45
Tube moyen... 0 fr. 65
Franco... 0 fr. 75
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

LES BATAILLES DE LORRAINE



LE G^e DE CASTELNAU AU CIMETIÈRE DE MÉNIL
On vient de célébrer à Menil-sur-Belvitte l'anniversaire des batailles de Lorraine de septembre 1914. Voici le général de Castelnau visitant les tombes des soldats.

BRANCARDIERS ANGLAIS ENLISÉS DANS LA BOUE



CETTE PHOTOGRAPHIE A ÉTÉ PRISE EN BELGIQUE, PRÈS DE BŒSINGHE
Sur le front des Flandres, la pluie transforme les tranchées en ruisseaux et le terrain, labouré par les obus, en véritable fondrière. Pour monter en ligne, les soldats ont souvent de l'eau jusqu'à mi-corps, et il n'est pas rare de voir, ainsi que le représente notre document, des brancardiers britanniques s'enliser dans la boue en portant des blessés.

LE PRINCE CAROL DE ROUMANIE SUR LE FRONT DE MOLDAVIE



L'HÉRITIER DE LA COURONNE DE ROUMANIE (1) ET LE GÉNÉRAL AVERESCO (2) ASSISTENT A UN SERVICE RELIGIEUX
Le prince Carol de Roumanie est populaire parmi ses troupes. Avant la guerre, il s'intéressait particulièrement aux sociétés de préparation militaire et à la diffusion du sport. Depuis que son pays est entré dans le conflit, il vit au milieu des soldats, partage leur rude existence et tâche d'améliorer leur sort. Notre photographie montre le jeune prince assistant à un service religieux célébré en présence du général Averesco, sur le front de Moldavie qui fut le théâtre de sanglantes et vaines attaques allemandes.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE
Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.
Ce sont les femmes atteintes de Métrite. Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles, qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les hémorragies les ont épuisées.
Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Mictions, aux idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.
Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.
La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.
Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hypoglycémie des Dames (1 fr. 50 la boîte, + 0 fr. 20 pour l'impôt).
Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, Tumeurs, Cancers, Varices, Pilelites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'âge, Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements, etc.
La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 60 franco. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 fr., adressé à la Pharm^{ie} MAO, DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratuits) 286
Ajouter 6 fr. 40 par flacon pour l'impôt.



AU LOUVRE

PARIS **LUNDI 17 SEPTEMBRE** PARIS

BLANC & AMEUBLEMENTS

Occasions Exceptionnelles pour la **RENTREE** des **CLASSES**



Parures madapolam, broderies et dentelles fil. La chemise ou le pantalon. Prix 6. »	Manteaux pour fillettes, draperie fantaisie et noir ou marine, col velours. Longueur 0m60. 4 ans 29. » 3 francs en plus par 0m05.	Bas à revers en laine nuances mélangées. 3 à 8 ans. 4.90 9 à 16 ans. 5.90	Pèlerines Vesgiennes, pour garçonnets, en molleton bleu, capuchon mobile. Longueur 0m50. 1 franc en plus par 0m05.	Tabliers fillettes ou garçonnets, satin noir ou Vichy quadrillé. Taille 0m60. Prix 3.90 ».35 en plus par 0m05.
Garniture pour fenêtre, noyer ciré. Mesure unique 1m50. Complète 13. »	Vitrages guipure ivoire, belle qualité. Hauteur 2m50. Largeur 0m60. La paire 5.90	Chemises jour, madapolam, feston main, pour fillettes. Longueur 0m55. ».25 en plus par 0m05.	Bottines à lacets, cuir noir, pour fillettes. du 30 au 33 14.90 du 34 au 39 16.90	Chemises forme anglaise, madapolam, devant souple à gorge. 4 à 9 ans. 3.90 10 à 16 ans. 4.50
Coupons étoffes d'ameublements cretonne, imberline, soierie, etc. PRIX EXCEPTIONNELS	Couvreuses laine, dessin jacquard ciel ou rose sur beige. 1m75x2m20 29. » 2m20x2m45 42. »	Drap de pension cretonne extra, ourlets main en blanc ou écru. Le drap 3m00x1m60. Prix 11.75	Drap toile blanche chanvre et coton, ourlet à jours. 3m25x1m80 3m50x2m05 3m50x2m40 Le drap 21. » 27. » 32. »	Chapeau souple, passe piquée, tissu caoutchouc, gris, beige ou marine, p ^e fillettes et garçonnets. Prix 7.90
Coupons-Moquette pour descentes de lit. Le coupon 7. », 9. » et 11. »	Nappes de famille toile cirée, damassée blanc ou rouge. 1m40x1m40 9. » 1m60x1m60 13. »	Serviettes de table, toile uni demi-blanc à lileaux, chanvre et coton. 0m65x0m83. La douzaine 18.75	Casseroles droites bordées, fer battu étamé. Diamètre 0m15. Prix 1.25	Chaussures pour garçonnets, en cuir ciré, non doublées, semelles fortes. Prix 28. »